

NAPOLEON

Jacques Bainville

NAPOLEON



Editions Phoenix

Collection Histoire

© Phoenix France

15 rue des Halles 75001 Paris

ISBN : 978-2-493131-01-0

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Image de couverture : *L'empereur Napoléon 1^{er} en costume de sacre*, 1805, Atelier de François Gérard (1770-1837)

PREFACE

Jacques Bainville, né à Vincennes en 1879, est élevé dans une famille de la moyenne bourgeoisie républicaine, patriote et ardemment revancharde de la germanisation de l'Alsace-Lorraine. Fêré de culture et dans la curiosité caractéristique de la jeunesse, il voyage notamment en Allemagne à ses 18 ans.

Ses voyages lui firent prendre conscience de la puissance menaçante que représentait l'Allemagne, et, convaincu que seule une France monarchiste et déterminée pourrait concurrencer cet état germanique puissant, il devient un royaliste ardent.

La même année, il rencontre l'écrivain royaliste Charles Maurras, et leur patriotisme commun l'amène à quitter ses études de journalisme pour rejoindre le mouvement politique Action française. Bien qu'antidreyfusard sur le plan politique, Jacques Bainville reste convaincu de l'innocence de Dreyfus et prend ses distances avec tout antisémitisme. En 1908, le mouvement royaliste devient officiellement un quotidien, et Jacques Bainville prend alors le rôle de secrétaire de la rédaction et responsable de la rubrique de politique étrangère.

En 1914, Bainville et ses amis Maurras et Daudet sont réformés et ne sont pas appelés au front. Ils peuvent ainsi continuer leur action politique, qui connaît un fort essor durant cette période de guerre.

Loin de faire de son royalisme un sectarisme, c'est en 1916 qu'il accepte une mission de renseignement officieuse en Russie commandée par le président de la république Raymond Poincaré. A la suite de cette expérience, il rédige son livre *La Russie en 1916*.

En 1918, le traité de Versailles est signé entre la France et l'Allemagne. A la différence de beaucoup de ses contemporains, il continue à voir dans l'Allemagne une menace et dénonce le pacifisme qui s'empare des sociétés. Souvent qualifié de pessimiste, c'est plutôt une lucidité et un certain tragique qu'il met en avant dans son ouvrage *Les Conséquences politiques de la paix* en 1920. L'Histoire lui donnera raison des années plus tard.

Pendant toutes ces années, il écrit des milliers de textes et d'articles pour différents journaux : l'Action Française, la Revue Universelle des faits et des idées - qu'il crée en 1920 avec Henri Massis et Jacques Maritain -, La Liberté, La Nation Belge ou Le Petit Parisien entre autres. C'est aussi au total 30 ouvrages principalement historiques qu'il a publiés.

En 1921, il rédige l'Histoire de France sur commande de l'éditeur Arthème Fayard. Tel qu'il le décrit lui-même dans son avant-propos, Bainville ne fait pas de l'histoire au sens universitaire classique, mais il analyse les faits historiques au regard de l'actualité de son temps, en journaliste.

En 1931, l'historien publie Napoléon, une biographie concise mais complète de l'Empereur, pour qui il vouait une admiration sincère et dont il dépeint un goût viscéral pour la lecture. Ce puissant portait reste contrasté par une vision plus tragique de cette étape si marquante de l'histoire de France : « sauf pour la gloire, sauf pour l'art », il eût probablement mieux valu qu'il n'eût pas existé ». Pour Bainville, l'épopée napoléonienne était une entreprise perdue d'avance : l'entêtement de Napoléon pour la Belgique le brisera face à un Royaume-Uni puissant militairement. Malgré le positionnement ouvertement monarchiste de l'historien, Napoléon de Bainville est reconnu pour sa vision plutôt équilibrée sur la vie l'Empereur.

Le livre fut un immense succès et se vendit à près de 200 000 exemplaires.

C'est en reconnaissance de l'ensemble de ses travaux que l'Académie française admet Jacques Bainville en son siège le 28 Mars 1935, succédant à Raymond Poincaré.

Il meurt un an plus tard, d'un cancer de l'œsophage.

En l'année du bicentenaire de la mort de Napoléon, il nous est apparu comme une évidence de vous proposer une œuvre qui retrace de façon synthétique l'incroyable vie de l'Empereur. Aujourd'hui adoré ou contesté, Napoléon reste avant tout un personnage d'exception. Visionnaire et bien entouré, il sut tirer le meilleur de l'Ancien Régime et de la Révolution. Son impressionnant palmarès militaire le hisse aux côtés d'Alexandre le Grand, Jules César et Gengis Khan, et sa capacité à gouverner l'inscrit dans la lignée des Empereurs romains et de Charlemagne.

Malgré les controverses modernes, nous sommes convaincus que l'empreinte de Napoléon continuera de susciter son admiration en France et dans le monde.

O. Franoux

AVANT PROPOS

Sur Napoléon, sur ce qui le touche de près ou de loin, sur les événements auxquels son nom est mêlé, on a écrit tant de livres, tant d'essais, d'études, sans compter les mémoires, que le zélé bibliographe Kircheisen avait réuni près de deux cent mille fiches. Et ce n'est pas fini. Des archives s'ouvrent et s'ouvriront encore. Les mémoires de la reine Hortense, ceux de Caulaincourt ont été publiés récemment. D'autres témoins en ont laissé qui seront imprimés à leur tour. Enfin les travaux historiques ne se sont pas ralentis. Une bibliothèque napoléonienne un peu complète devrait comprendre environ dix mille volumes. Pour n'avoir que l'essentiel, il en faut au moins cinq cents.

On ne peut s'étonner qu'une vie qui sort à ce point de l'ordre commun reste l'objet d'un intérêt aussi intense. D'ensemble ou dans les détails, longtemps on racontera l'histoire merveilleuse de Napoléon Bonaparte. À égale distance de tout parti-pris, nous avons essayé d'écrire son histoire naturelle.

Il avait coutume de dire : « Pourquoi et comment sont des questions si utiles qu'on ne saurait trop se les faire. » Nous nous les sommes faites sur lui-même. Et nous avons tenté, en composant une biographie continue, en laissant toujours le personnage sous les yeux du lecteur, d'apporter des réponses aux « pourquoi » et aux « comment » qui viennent à l'esprit de tous ceux qui ont le goût et la curiosité de se rendre compte des choses. Napoléon disait encore de Tacite, en qui il voyait seulement le plus grand coloriste de l'antiquité : « Il ne fait pas connaître les motifs qui ont poussé les hommes à faire les actions. » Nous voudrions comprendre et expliquer la carrière de Napoléon Bonaparte, en établir l'enchaînement, retrouver les « motifs » qui l'ont poussé, les raisons qu'il a pu avoir de prendre tel parti plutôt que tel autre. Nous avons tenté de discerner les causes générales et particulières d'une fortune qui tient du prodige et d'événements qui semblent forgés par un conteur oriental.

Nous efforçant de faire connaître Napoléon, nous nous abstenons de tout jugement préétabli, et, avec un soin particulier, de toute explication tirée de son caractère. La grande faiblesse de ces sortes d'explications c'est qu'elles n'éclairent rien et qu'il faut ajuster les faits à la conception que l'on veut imposer. Encore est-il nécessaire de s'entendre sur la définition d'un caractère, sur le trait dominant ou sur la « faculté maîtresse ». Et là, c'est sur parole que l'auteur doit être cru.

Quant à nous, toute notre ambition est que, ce livre fermé, le lecteur voie la vie de Napoléon avec l'unité et les ruptures d'unité qu'elle offre, puis, sur le personnage, se fasse lui-même une opinion. Et si chacun de ceux qui en ont

une gardait la sienne, notre but, qui n'est que de comprendre, serait tout à fait atteint.

Comprendre n'est pas aisé. Raconter à la fois exactement et succinctement ne l'est pas non plus. En ce qui regarde Napoléon, une extrême abondance d'événements renfermés dans un temps très court, la richesse des informations et des sources, les passions qui s'en mêlent, rendent la tâche particulièrement difficile. Nous nous sommes efforcés de nous tenir toujours le plus près possible du réel en contrôlant les uns par les autres les témoignages autorisés et nous servant des ouvrages classiques, c'est-à-dire de ceux qui ne sont pas seulement savants mais pensés.

Albert Sorel a porté la lumière sur les hauteurs du sujet. On ne doit pas, malgré le ton de panégyrique qui gâte maints endroits de son ouvrage, mépriser la clarté de Thiers qui avait recueilli beaucoup de traditions orales, vu beaucoup de documents et qui a écrit son histoire de l'Empire après avoir acquis lui-même, à côté d'hommes de l'Empire, l'expérience des affaires et du gouvernement. Seulement, il est des choses que Thiers n'a pas sues et ne pouvait savoir. Quand elles ont été divulguées, elles ont infirmé plusieurs de ses thèses. Aujourd'hui, il est de mode de diminuer l'œuvre d'Albert Sorel à qui on oppose l'historien allemand Fournier. Le plus curieux, c'est qu'on ne peut abandonner Sorel sans retomber dans l'ornière décriée de Thiers.

Il va sans dire qu'on ne s'occupe pas de Napoléon sans se servir des travaux d'Albert Vandal, d'Henry Houssaye, de Chuquet, de ceux de Frédéric Masson, riches en vues pénétrantes au milieu d'un luxe de détails fatigant, du livre de M. Louis Madelin sur Fouché, livre qui est une des clefs du règne, et des récentes études du même auteur sur le gouvernement du Consulat et de l'Empire. C'est le dernier état de la science historique. Sans compter beaucoup de livres, petits et grands, dont l'énumération serait fastidieuse et dont la substance concourt à notre objet qui est d'adhérer à la simple vérité.

Je ne veux pas terminer non plus sans adresser mes remerciements à mon ami M. Frédéric Delebecque qui joint à sa modestie une connaissance profonde de l'époque napoléonienne. Il a bien voulu lire cet ouvrage ligne à ligne et veiller à une exactitude scrupuleuse. Je puis dire qu'il a été ma conscience.

J. B.

Chapitre 1

LE BOURSIER DU ROI

orsqu'en 1768 Louis XV eut réuni la Corse au royaume, comment se fût-il douté que le fondateur d'une quatrième dynastie naîtrait, l'année suivante, dans sa nouvelle acquisition ? Mais si l'annexion n'avait pas eu lieu ? Nombreux, en France, étaient ceux qui n'en voulaient pas, l'estimant inutile et encombrante. Que leur avis prévalût, et l'île tombait aux mains des Anglais. Ou bien encore, on aurait vu, avec Paoli, une Corse indépendante. Et quel eût été le sort de Napoléon ?

Une vie obscure, au milieu des rivalités de clans, avec quelques oliviers, quelques pieds de vigne pour tout bien. Peut-être des fonctions médiocres et honorables, à l'exemple du grand-père Ramolino, inspecteur des ponts et chaussées pour le compte de la République génoise. Les Anglais ? Il n'est même pas sûr qu'ils eussent donné un uniforme au jeune indigène. Quant à mettre son épée au service d'un pays étranger, encore lui eût-il fallu une éducation militaire. Où Napoléon l'aurait-il reçue ? Sans la France, son génie ne se fût pas révélé. L'annexion a été son premier bonheur, car la Corse se trouvait unie à une nation assez libérale, confiante et généreuse pour ouvrir ses meilleures écoles à des Français tout nouveaux. Et puis, ce pays serait bouleversé à la date où le jeune Ajaccien aurait vingt ans. Et ce vaste désordre ouvrirait des chances de fortunes inouïes aux individus bien doués.

L'homme extraordinaire savait, non seulement ce que son destin avait eu de prodigieux, mais le concours d'événements qu'il avait fallu pour l'élever à l'Empire et le rendre neveu du roi dont, lieutenant obscur, il avait vu la chute à la journée du 10 août. « Quel roman, pourtant, que ma vie ! » s'écriait-il au moment de l'épilogue. Une autre fois, à Sainte Hélène, il disait qu'il s'écoulerait mille ans avant que les circonstances qui s'étaient accumulées sur sa tête vinssent en chercher un autre dans la foule pour le porter aussi haut.

Ses commencements, il ne les avait pas oubliés. La noblesse de sa famille, ne lui en imposait pas, bien qu'elle fût assez authentique et qu'il dût en tirer plus tard une certaine vanité pour se défendre d'être un parvenu. Voyons. Charles Marie Bonaparte, son père, vaguement homme de loi, est un pauvre gentilhomme chargé d'enfants. Napoléon sera le petit Poucet de cette famille nombreuse. On vit chichement à Ajaccio de quelques terres et d'espoirs dans une plantation de mûriers. On compte sur les cadeaux et sur l'héritage de l'oncle Lucien, l'archidiacre, qui a des économies. En 1776, Charles Bonaparte se fait délivrer un certificat d'indigence attestant qu'il n'a pas les moyens d'instruire

ses fils. Pour son avant dernier voyage sur le continent, il empruntera au gouverneur Beaumanoir vingt-cinq louis qui ne seront remboursés que par le premier Consul. Voilà d'où l'on est parti.

Napoléon souriait des généalogistes flatteurs d'après lesquels ses aïeux avaient été souverains à Trévise et à Bologne. Mais il se rattachait à des Bonaparte ou Buonaparte, plus riches d'armoiries que d'écus, connus depuis longtemps en Toscane, et chez qui, en général, le goût des lettres était marqué. L'un d'eux, au commencement du XVI^e siècle, sans doute chassé par les discordes de Florence, était venu s'établir à Ajaccio. Les Bonaparte furent notaires, greffiers, autant que ces termes s'appliquent aux professions qu'ils exerçaient. En tout cas, c'étaient des métiers d'écriture. Ils y acquirent de la considération, peu de fortune. Ni manants, ni bourgeois, ni seigneurs, ignorant ou à peu près la féodalité, les Corses se regardaient comme égaux entre eux, parce qu'ils l'étaient dans la médiocrité des richesses, et c'est la raison pour laquelle ils plaisaient tant à Jean Jacques Rousseau. Avocat besogneux, chargé d'enfants, Charles Bonaparte ne fit valoir sa naissance qu'après l'annexion, lorsque la noblesse devint un moyen d'obtenir des faveurs. Ce qui est sûr, c'est que les relations entre la branche de la famille restée toscane et la branche devenue corse duraient encore à la fin du XVIII^e siècle.

Charles Bonaparte avait de la race. Physique avantageux, intelligence déliée, courage, art de plaire, c'était quelqu'un. À dix-huit ans, il avait épousé Letizia Ramolino, qui en avait à peu près quatorze. Belle, à peine instruite, femme forte et même un peu virile, elle était la Corse même, la Corse occidentale, si mêlée de Maures, de Grecs, de Phéniciens. Qui sait si, par elle, Napoléon ne tenait pas de Carthage plus que de Florence par son père et s'il n'avait pas quelques gouttes du même sang qu'Annibal ? Et quoi de plus indéfinissable, de plus incertain que les transmissions héréditaires ?

Letizia était fille d'un Corse qui servait la République de Gênes, qui en était fonctionnaire. Sa mère, devenue veuve, avait épousé en secondes noces un capitaine de la marine génoise nommé Fesch et originaire de Bâle, père du futur cardinal. La famille avait servi les conquérants génois. Charles ne fera pas plus de difficulté à se rallier aux nouveaux occupants et à servir la France.

Plus tard, quand Letizia sera mère d'empereur, on se moquera de son avarice autant que de son baragouin. Elle avait la passion de "mettre de côté". Mais c'est qu'elle avait connu l'argent rare, la nichée élevée avec une servante, les chausses qu'on raccommode, la frugalité. La Corse n'est pas une terre d'abondance. Un de ses proverbes dit qu'on y mange comme on peut : « Tout ce qui ne tue pas engraisse ». Ce proverbe, Letizia devait le répéter souvent. N'avait-elle pas gardé l'habitude de se lever de table ayant encore faim ? Si

NAPOLEON

longtemps il avait fallu nourrir huit jeunes appétits : Joseph, Napoléon, Lucien, Elisa, Louis, Pauline, Caroline et Jérôme ! pourvue d'un million de rente, Madame Mère y pensera encore dans son palais de Paris quand elle dira si drôlement, pour s'excuser d'être regardante : « J'ai sept ou huit souverains qui me retomberont un jour sur les bras ».

Fils de parents jeunes et féconds, Napoléon naît le 15 août 1769, après Joseph, le quatrième en réalité, car deux enfants sont déjà morts en bas âge. Et il naît dans les calculs et dans la politique après avoir été engendré dans les combats et l'aventure. Bien plus, le temps où sa mère le porte dans son sein est comme l'image de son histoire.

Charles Bonaparte avait lutté pour la liberté de la Corse. Avec Paoli, dont il était l'aide de camp à la victoire de Borgo, il avait combattu les Français. C'est dans le mois qui suivit cette glorieuse journée de l'indépendance que Napoléon fut conçu. Bientôt les troupes novices de Paoli durent céder aux soldats du comte de Vaux. En mai 1769, à Ponte Novo, ce fut la débâcle. Quoique grosse, Letizia avait suivi son mari. Pour échapper aux vainqueurs, farouchement, tout le monde, jusqu'aux femmes, s'était retiré sur le mont Rotondo. Charles Bonaparte, qui avait lancé à la jeunesse corse, pour la levée en masse, une proclamation enflammée, eût voulu qu'on résistât encore. La cause était bien perdue. Paoli s'était embarqué, abandonnant l'île. Le comte de Vaux accordait aux réfugiés de la montagne l'oubli, le pardon et des sauf conduits. On retourna à Ajaccio, où Letizia mit au monde un fils.

Plus tard, elle racontait que, pendant cette gestation dramatique, ces chevauchées nocturnes, ces alternatives de triomphe et de défaite, elle le sentait remuer en elle furieusement. Ainsi Napoléon a connu les hasards de la guerre, il est allé d'un Austerlitz à un Waterloo avant d'avoir vu le jour.

Cependant Charles Bonaparte avait réfléchi. La cause de la liberté corse était sans espoir. L'épopée du maquis n'était plus qu'un souvenir. La France offrait la réconciliation. Il fallait vivre, garder la maison d'Ajaccio, la pépinière, la vigne et les oliviers. Il se rallia.

Avec sincérité, car désormais, les Bonaparte seront toujours du parti français, mais bien décidé à ne pas laisser son ralliement sans fruit. L'aide de camp de Paoli courtise le commandant en chef et M. de Marbeuf accueille avec plaisir les avances de ce notable indigène qui porte témoignage en faveur de son administration. Cependant, Charles, dont la famille ne cesse de croître, dont les ressources diminuent, doit se tirer d'affaire. Il devient un solliciteur infatigable, habile et heureux.

LE BOURSIER DU ROI

C'est ainsi, et grâce à la bienveillante protection de M. de Marbeuf, que Charles Bonaparte fut député de la noblesse aux nouveaux « États de Corse » et obtint des bourses pour ses enfants. Napoléon dut à Marbeuf d'entrer à Brienne. Autre bonheur de sa vie. Il ne l'ignorait pas et, plus tard, il a payé sa dette par toutes sortes de bienfaits à la veuve et aux enfants de son protecteur. Il ne regrettait plus la déroute de Ponte Novo qui l'avait rendu Français.

Mieux vaut convenir que l'enfance de Napoléon ne fut pas une suite de prodiges. C'était un petit garçon turbulent et volontaire qui aimait à jouer au soldat et qui avait de la facilité pour le calcul. Un petit Corse comme les autres, à demi paysan, ardent à vivre et méditatif, grisé de son île capiteuse. Les récits du temps où l'on tenait le maquis, la politique locale et les querelles des factions d'Ajaccio, la part qu'y prenait son père, homme influent dans les deux villages voisins où il avait quelques propriétés, les soucis d'argent, la fameuse pépinière de mûriers, fertile surtout en déceptions, tout cela, tombant sur une imagination brûlante, n'est pas indifférent à une première formation, si l'on tient compte encore du trait peut être le plus marqué de Napoléon, après le don inné du commandement : la mémoire, une mémoire presque infaillible, au service d'une intelligence qui mettait tout à profit.

C'était pourtant un enfant très sauvage, auprès des petits Français dont il serait bientôt le compagnon. À neuf ans, il ne parlait guère que son dialecte corse, c'était un étranger lorsqu'il fut conduit sur le continent. Charles Bonaparte était arrivé à ses fins. Grâce à M. de Marbeuf, les bourses étaient accordées. Napoléon devait être officier, Joseph prêtre. On s'embarqua le 15 décembre 1778. Sur la route de Versailles, où il se rendait comme député de la noblesse de l'île auprès du roi, le père les laissa tous deux au collège d'Autun.

La France faisait très bien les choses. Elle se chargeait d'élever gratuitement, avec les enfants des gentilshommes pauvres, ceux de l'ancien aide de camp de l'insurgé Paoli, et plus tard, à son tour, Elisa sera demoiselle de Saint-Cyr. Ainsi, entre neuf et dix-sept ans, le jeune Napoléon perdra le contact avec son île natale, où il ne retournera qu'en septembre 1786. « Élève du roi », il recevra, dans un milieu français, une éducation française, avec des jeunes gens de bonne condition venus de toutes les provinces du royaume. Il sera élevé dans des établissements officiels tenus, le premier par des religieux, le second par des militaires, c'est à dire qu'il y connaîtra les traditions de l'ancienne France.

Mais il n'est maison si bien gardée où n'entre l'air du temps et, à Brienne comme à l'École militaire de Paris, Napoléon respirera celui du XVIIIe siècle. Les Pères Minimes eux-mêmes n'en étaient-ils pas pénétrés à leur insu ? Ils ne feront pas de leur élève un catholique très pratiquant, et leur religion devait

être assez mondaine. D'un homme qui n'avait pas fait sa première communion, l'Empereur dira : « Il manquait quelque chose à son éducation ». Sa première communion, il l'avait faite comme un enfant bien élevé. Et il gardera une prédilection pour le catholicisme. Mais les manifestations de la foi l'étonneront toujours et lui arracheront cette remarque : « Je croyais les hommes réellement plus avancés ». Bref, les Pères lui auront laissé de quoi penser au Concordat sans beaucoup plus. On s'étonne moins de la tiédeur de leur élève quand on voit le P. Patrault détourner Pichegru, jeune répétiteur de mathématiques à Brienne, de prendre la robe en lui disant que la profession n'était plus du siècle. Plutôt qu'un prêtre à l'Église, le P. Patrault préparait un soldat à la Révolution, un vainqueur à la Hollande et un conspirateur contre le premier Consul. Lorsqu'on trouva Pichegru étranglé dans sa prison, Bonaparte se souvenait encore du maître de quartier qui lui avait enseigné les quatre règles de l'arithmétique et qui eût sans doute mieux fini s'il avait rencontré des religieux moins dépourvus de l'esprit de prosélytisme.

L'insulaire transplanté, dépaycé, absorbera donc malgré lui toutes les idées françaises, en même temps qu'il réagira contre elles. Ainsi, dans la nature "volcanique" que discernait un de ses professeurs (celui qui définissait déjà son style « du granit chauffé au volcan »), se prépare un mélange puissant qui rend compte de l'avenir, un mélange qui d'ailleurs ne s'est pas répété, puisque, sur la molle nature de son frère Joseph, les mêmes circonstances n'ont rien produit.

Charles Bonaparte laissait ses fils au collège d'Autun, Joseph, pour y faire ses humanités, l'autre pour y apprendre le français. Après moins de quatre mois, Napoléon était capable d'entrer à l'École royale militaire de Brienne. On dit qu'en se séparant de Joseph tout en pleurs, il ne versa qu'une larme. Encore s'efforçait-il de la dissimuler. Un de ses maîtres, l'abbé Simon, dit que cette larme solitaire trahissait plus de douleur qu'un chagrin bruyant. L'abbé Simon était perspicace. Cet enfant capable de se contenir annonçait un caractère et une volonté.

À Brienne, Napoléon reçut, "aux frais du roi", une éducation très soignée, une instruction sérieuse. Le ministre de la Guerre, Saint-Germain, celui qui admirait tant Frédéric II et qui voulait réformer l'armée française sur le modèle prussien, avait lui-même tracé le programme. Il s'agissait de préparer des officiers instruits, capables de se montrer dans le monde et, à tous les égards, de faire honneur à l'uniforme. Aux religieux qui dirigeaient l'établissement, étaient joints des professeurs civils, et, pour les mathématiques, des répétiteurs. On faisait un peu de latin. On apprenait l'allemand, langue regardée comme indispensable aux militaires, et dans laquelle Napoléon ne fut jamais plus fort que dans celle de Cicéron. Les arts d'agrément, la musique, la danse, n'étaient

pas négligés. En somme, un enseignement assez complet et qui, s'il avait des faiblesses, n'en avait pas plus que les systèmes qu'on a inventés depuis et qui n'en diffèrent pas beaucoup.

Ce qui est important, c'est que, cet enseignement destiné à former des officiers français, Napoléon l'ait reçu dès sa dixième année avec d'autres enfants, bretons, lorrains, provençaux, dont les parents avaient, comme les siens, prouvé leurs quartiers de noblesse. Des impressions ineffaçables devaient en rester chez lui et le rendre apte, avant tout, à comprendre la France et à savoir lui parler. « Je suis plus Champenois que Corse, car, dès l'âge de neuf ans, j'ai été élevé à Brienne », disait-il à Gourgaud lorsqu'à Sainte Hélène il méditait son passé. Sans nier l'influence de l'hérédité, on peut dire que l'éducation la corrige ou l'oriente. Expliquer tout Napoléon par ses origines italiennes, comme Taine, après Stendhal, l'a tenté, est trop simple. Ou plutôt ces sortes d'explications ne suffisent pas. Quelle apparence y a-t-il qu'à l'aube du XIXe siècle un condottiere du Quattrocento, un Castruccio Castracani eût conquis le cœur du peuple français ? Car la "magie du nom de Napoléon" est un des phénomènes les plus étonnants de son histoire, et l'on n'a jamais vu les Français se donner à un homme qui, au moins par quelque côté, ne fût pas de leur pays.

Il est vrai que l'enfant Bonaparte, à Brienne, se montra fougueusement Corse, et républicain. Paoli, qu'il égalait aux grands hommes de Plutarque, était son héros. Comment l'écolier se rendrait-il compte de la souple politique que son père a déployée pour que ses enfants soient boursiers du roi ? Jeté dans un milieu inconnu, il est solitaire, victime de l'âge sans pitié qui se moque de son nom, de son accent, de sa bizarrerie, qui l'appelle "la paille au nez", non pas seulement parce qu'il prononce "Napollioné", mais par un double calembour qui lui applique le sobriquet des rêveurs extravagants, des visionnaires ridicules. Alors ce garçonnet orgueilleux se raidit. On lui jette au visage qu'il est Corse. Il s'affirme Corse. Et puis, quelles que fussent sa fierté et son énergie, on ne pouvait en demander trop à ses neuf ans. Quiconque a connu les rigueurs de l'internat comprendra combien il a dû souffrir. Loin de sa famille, arraché à son pays, c'était un exilé. Le climat même lui était hostile. A elle seule, la privation de soleil et de lumière est cruelle aux Méridionaux. Si le collègue est l'école de la vie, les années de Brienne auront été dures à Napoléon.

On a de lui, dans un de ses écrits de jeunesse, quelques lignes touchantes inspirées par le passage du poème, alors fameux, des Jardins, où un Tahitien retrouve avec des transports de joie un arbre de sa terre natale. Napoléon se reconnaissait dans cet humble sauvage. Il se réfugiait dans la vision de son île où l'oranger embaume le printemps. Et il se sentait encore plus Corse qu'il ne

l'eût été à Ajaccio. Quand il disait à son camarade Bourrienne, plus tard son secrétaire : « Je ferai à tes Français tout le mal que je pourrai », c'était un mot d'enfant irrité des brimades. Il est certain qu'il a pris à Brienne un amour passionné de son île, amour qui lui a, du reste, passé assez tôt. Mais, au fond, il n'avait pas gardé du collège un si mauvais souvenir. Sinon, pourquoi eût-il, plus tard, comblé ses anciens maîtres et ses anciens camarades, jusqu'au portier qui fut engagé à la Malmaison ? Sa mémoire exacte n'avait oublié personne. Il n'avait pourtant de rancune pour personne. Et, comme tout le monde, il avait fini par penser que les années de collège étaient encore le bon temps. En 1805, empereur, traversant Brienne, il s'arrêtera dans la vieille maison, évoquant le passé. Il y reviendra en 1814, pour se battre, un peu avant la fin...

Comme les autres aussi il avait eu, pendant ses classes, des heures d'amusement et des affections. Il n'était peut-être pas l'ami de Bourrienne autant que celui-ci l'a prétendu. Mais enfin, ayant besoin d'un secrétaire, le premier Consul choisira Bourrienne, qu'il a connu au collège. Et il avait d'autres camaraderies. La malveillance qu'il avait d'abord rencontrée avait fondu. Le petit Corse renfermé avait passé pour bizarre et hargneux. Ensuite, il fut estimé pour son caractère. Il le fut des élèves comme des maîtres. L'école l'acclama, l'hiver où il dirigea selon les règles de l'art de la guerre une bataille, restée célèbre, à coups de boules de neige. Il eut même le plaisir de voir ses bastions et ses remparts admirés des habitants de Brienne. Il n'avait pourtant suivi, comme les autres, qu'un cours de fortification élémentaire. Mais tout lui profitait.

Tout ce qu'il ne rejetait pas. Car il n'était pas "fort en thème". Comme la plupart des collégiens qui ont marqué plus tard dans la vie, il s'affranchissait volontiers du programme. Il apprenait pour lui-même, non pour l'examen. Rebelle au latin et à la grammaire, qui lui semblaient inutiles, il lisait avidement pendant ses heures de liberté, avec une préférence pour la géographie et pour l'histoire. On peut dire que sa jeunesse a été une longue lecture. Il en avait gardé une abondance extraordinaire de notions et d'idées. Son imagination s'était enrichie. Son esprit s'était ouvert à mille choses. Il y avait pris aussi des facultés d'expression. Tout cela se retrouvera. Et nous verrons que, jusqu'au-delà de sa vingtième année, il aura été un homme de lettres au moins autant qu'un militaire.

Il y avait cinq ans que Napoléon était à Brienne sans avoir revu les siens, lorsque son père le fit appeler au parloir. Charles Bonaparte, qui conduisait Elisa à Saint-Cyr, avait toujours des soucis d'argent auxquels s'ajoutait maintenant celui de sa santé. Et puis, ses enfants grandissaient. Joseph ne montrait aucun goût pour l'état ecclésiastique et prétendait rentrer dans l'armée,

ce qui désolait sa famille. Napoléon lui-même s'en mêlait, se faisait écouter, jugeant son aîné, auquel il ne reconnaissait pas d'aptitudes pour le métier militaire. Ce caprice dérangeait, en outre, les calculs des parents qui comptaient sur les avantages attachés à la prêtrise, sur le "bénéfice" promis d'avance à Joseph, à qui était réservé le rôle d'oncle archidiacre, peut-être même d'évêque, providence des neveux futurs. Et, après Joseph, il fallait s'occuper de Lucien, pour qui le temps était venu d'entrer au collège, qu'on mettait à Brienne comme élève payant, le ministre lui ayant refusé une bourse parce qu'il était contraire au règlement que deux frères fussent boursiers à la fois. L'espoir du père, tourmenté par le pressentiment de sa fin prochaine, reposait sur Napoléon, dont il discernait l'énergie, l'intelligence, le bon sens précoce, l'autorité naissante. Le soutien de la famille, ce serait lui.

Pendant, quoique bon élève, Napoléon n'avait pas encore été désigné pour l'Ecole de Paris. Il s'était même produit un contre-temps qui devait lui porter bonheur, car il y a dans les destinées de petits événements fortuits qui changent tout. L'inspecteur général des écoles militaires, le chevalier de Keralio, ayant remarqué l'élève Bonaparte, le destinait à la marine. Le jeune Corse aimait la mer. Et le métier de marin, à la mode depuis les succès de Suffren et de Grasse, le tentait. Imagine-t-on Napoléon capitaine de frégate, sur les bâtiments délabrés de la Révolution ? Toute sa carrière était manquée. Mais sa mère, effrayée des dangers de la navigation, le détournait de ce projet. Et surtout il arriva que Keralio fut remplacé par Reynaud de Monts, qui, à l'examen de sortie, « ne jugea pas que Napoléon pût être placé dans la marine ».

Il fallut attendre encore un an. Il n'est pas sûr que l'élève de Brienne ait eu une idée arrêtée sur l'arme à laquelle il se destinerait, lorsque Reynaud de Monts le désigna avec la mention "artilleur" pour passer au corps des cadets-gentils-hommes à la grande École Militaire de Paris. Ses bonnes notes en mathématiques lui avaient valu ce choix. Sa qualité de Corse ne lui avait pas nuï. L'inspecteur ne s'était arrêté qu'aux aptitudes et au mérite.

Chaque génération croit que le monde a commencé avec elle, et pourtant, quand on se penche sur le passé, on voit que bien des choses ressemblaient à ce qu'elles sont aujourd'hui. Sous le règne de Louis XVI, l'artillerie était depuis plusieurs siècles l'arme savante. Ne l'était-elle pas avant l'invention de la poudre à canon ? Les "cataphractes" formaient déjà un corps de combattants scientifiques chez les Romains.

À la veille de la Révolution, l'artillerie française, de l'avis général, était la meilleure de l'Europe. Sous la direction de Gribeauval, elle avait encore accompli des progrès. Napoléon aurait d'excellents maîtres pour apprendre le métier d'artilleur. Il ne faut pas oublier plus qu'il ne l'avait oublié lui-même

qu'en somme il sortait de l'armée royale et qu'il lui devait ce qu'il savait. C'était le maréchal de Ségur, ministre de la Guerre, qui, le 22 octobre 1784, avait signé son brevet de cadet gentilhomme. Seize ans plus tard, le premier Consul donnait une pension au vieux soldat de la monarchie, et, le recevant aux Tuileries, lui faisait rendre les honneurs par la garde consulaire. C'était comme un salut à la vieille armée.

De l'école où entraient le nouveau cadet gentilhomme, on avait, sous Louis XV, voulu faire un établissement modèle. Les bâtiments eux-mêmes, dessinés par Gabriel, sont encore parmi les plus beaux de Paris. Tout y avait grand air, et Bonaparte, au sortir d'un collège de province qui l'avait peu changé de la simplicité corse, s'étonna de cette magnificence. On dit même qu'il trouvait la dépense excessive. Il est vrai qu'habitué de bonne heure à compter il restera toujours économe. Mais cette École militaire où l'on faisait trop bien les choses lui donna peut-être pour la première fois l'impression que la France était un très grand pays.

Là il eut encore pour camarades des jeunes gens de bonne famille dont quelques-uns s'appelaient Montmorency-Laval, Fleury, Juigné, celui-ci neveu de cet archevêque de Paris qui, surpris par le prénom du cadet Bonaparte et lui disant qu'il ne trouvait pas de Napoléon inscrit au calendrier, s'entendait répondre : "Il n'y a que trois cent soixante-cinq jours dans l'année et tant de saints !" Pour la plupart, les jeunes gens qui étaient alors à l'École royale militaire de Paris émigreront. Beaucoup refuseront jusqu'à la fin de servir l'usurpateur qui pourtant leur ouvrait de nouveau la France et l'armée. Mais enfin, mieux encore qu'à Brienne, Bonaparte, à Paris, aura approché l'aristocratie française. Par contraste, et sur le moment, ces fréquentations avaient peut-être développé les sentiments républicains du pauvre cadet corse. Peut-être aussi lui avaient-elles imposé à son insu. Peut-être lui donnèrent-elles l'idée de fonder une noblesse à son tour. Il avait une certaine fierté de s'être frotté dans sa jeunesse à des fils de ducs, et se comparant à Hoche, qui n'avait point passé par les écoles du roi, il ne se flattait pas seulement d'avoir eu sur ce rival, dont le souvenir l'irritait, la supériorité de l'instruction, mais encore "l'avantage d'une éducation distinguée".

A l'École militaire, il eut une amitié, le jeune des Mazis, qui pourtant émigrera, et un ennemi, Phéliepeaux. Avec Phéliepeaux, Vendéen, il échangeait des coups de pied sous la table, à l'étude. Il retrouvera Phéliepeaux devant lui au siège de Saint-Jean-d'Acre. Pour le reste, son passage à l'École militaire ne marqua pas beaucoup. Ses maîtres lui reconnurent du feu, de l'intelligence, quelques-uns se vantèrent par la suite d'avoir discerné son génie. Sa réputation de brillant élève était si peu établie que le professeur d'allemand fut étonné

d'apprendre que celui qu'il prenait pour une bête était excellent en mathématiques.

C'est pendant l'année de l'École militaire, en février 1785, que Charles Bonaparte mourut. Un cancer à l'estomac, ou, comme on disait alors, un squirre, qui emportera aussi le prisonnier de Sainte-Hélène. Charles Bonaparte n'avait pas encore trente-neuf ans. Il était venu à Montpellier pour consulter les médecins d'une Faculté renommée. Joseph et le séminariste Fesch étaient auprès de lui. Si l'on doit les croire, l'agonisant aurait prophétisé que Napoléon vaincrait l'Europe. En attendant, il comptait sur son second fils comme sur le véritable aîné pour diriger la famille en détresse, et sur la solde du futur officier pour épargner la misère à tout le petit monde que le père laissait derrière lui. Il avait fait de son mieux pour ses enfants. Pourvu seulement qu'ils eussent toujours de quoi manger !

Napoléon n'assista ni aux derniers moments, ni aux obsèques. Il écrivit à sa mère une lettre en fort beau style que les professeurs de l'École avaient revue, car on apprenait aux officiers du roi à s'exprimer noblement. Ce qui paraît à travers des lignes un peu emphatiques, c'est le sentiment, nouveau mais exaltant pour un jeune homme, d'une grande responsabilité. Et plus tard, il a rarement parlé de ce père qu'il avait si peu connu. Mais un jour, à Sainte-Hélène, repassant sa vie, et s'étonnant, comme chaque fois qu'il y pensait, de l'enchaînement extraordinaire des circonstances qui l'avaient composée, il disait que rien de tout cela ne fût arrivé si son père n'avait pas disparu avant la Révolution. En effet, Charles Bonaparte n'eût pas manqué d'être député de la noblesse de Corse aux États généraux. Il eût siégé avec son ordre. Tout au plus eût-il appartenu à la minorité de la noblesse libérale. Alors, à la Constituante, ses opinions l'eussent rapproché des modérés. Il eût suivi le sort des Lafayette et des Lameth, avec le choix entre la guillotine et l'émigration. Le fils, quelles que fussent ses opinions personnelles, eût été engagé, compromis par celles du père. L'Empereur, rêvant à ces hasards dont toute vie dépend, ajoutait : « Et voilà ma carrière entièrement dérangée et perdue ».

Pendant la mort de son père le presse d'être reçu au concours. Il faut, le plus tôt possible, obtenir le titre et la solde d'officier. En septembre 1785, examiné par l'illustre Laplace, il est reçu le quarante deuxième sur cinquante-huit. Beau succès si l'on pense qu'il n'a qu'un an de préparation et que pour la plupart, ceux qui obtiennent un meilleur rang viennent de la savante école d'artillerie de Metz. D'emblée, il est reçu lieutenant sans avoir été d'abord élève officier. Toutefois, malgré ses seize ans, il n'est même pas le plus jeune de sa promotion et son ennemi Phéliepeaux le précède d'un rang. Enfin si c'est très bien, dans ces conditions-là, d'être le quarante-deuxième, il n'a été ni le premier,

NAPOLEON

ni le second. Et l'illustre Laplace, qui sera un jour son ministre de l'Intérieur, ne s'est pas récrié d'admiration devant Bonaparte au tableau noir.

« J'ai été officier à l'âge de seize ans quinze jours. » Consignée dans un memento de jeunesse qui porte pour titre Époques de ma vie, cette mention atteste un juste contentement de lui-même. On serait fier, là-bas, à Ajaccio. Et puis l'avenir était assuré. Le jeune homme avait une situation, et, quoique maigre, une solde. Il était temps. La vigne de Milelli, les chèvres de Bocagnano, la plantation de mûriers, spéculation désastreuse, ne suffiraient pas à la subsistance de tant de frères et de sœurs. Un des garçons, au moins, était tiré d'affaire, et Letizia se sentit soulagée.

Chapitre 2

L'UNIFORME D'ARTILLEUR

ésigné pour le régiment dit de La Fère, le cadet-gentilhomme obtient la garnison qu'il désire. Valence, c'est le Midi, le chemin de la Corse et le régiment fournit deux compagnies à l'île, de sorte que Bonaparte a l'espoir d'être envoyé dans son pays. Le cœur toujours nostalgique, il y vit par la pensée. Il s'en fait même, par l'imagination et la littérature, une idée tellement embellie que la réalité le décevra. Au fond, cette Corse qu'il a quittée à neuf ans, il la connaît par les ouvrages de ceux qu'il appellera un jour des idéologues. Il se la représente d'après Rousseau qui n'y a jamais mis les pieds et qui en a fait l'image d'une République idéale, d'une terre d'hommes libres, égaux, vivant selon la nature.

Ce petit officier est un cérébral. Tandis que son camarade des Mazis méprise les bouquins, pense aux femmes et à l'amour, l'adolescent Bonaparte rêve aussi. Mais, de Jean-Jacques, il prend la part du Contrat social, non celle de la Nouvelle Héloïse. Il approfondit le droit naturel et les constitutions. Plus que jamais il est dans les livres, et le démon d'écrire le tourmente déjà. Il écrira de mieux en mieux, même quand, cessant de tenir la plume trop lente, il dictera sa correspondance et ses *Mémoires*. C'est un homme de lettres, comme on l'est dans sa famille, comme l'était l'ancêtre italien Jacopo Buonaparte qui a laissé un récit du sac de Rome, comme le seront Joseph, Lucien et Louis, tous, plus ou moins, noircisseurs de papier.

On a la liste de ses lectures. On a ses cahiers de notes et ses premiers griffonnages. Il est étonnant de voir comme l'art de la guerre y tient peu de place. Le métier militaire, Bonaparte l'apprend au jour le jour, par le service. Et comme il assimile tout, il profite aussi de cet enseignement-là. Rentré dans la chambre qu'il a louée à Mlle Bou, au prix de huit livres huit sols par mois, il lit sans trêve, mais ce que pourrait lire un élève de l'école des sciences politiques.

À Erfurt, après avoir repris le prince primat sur la date de la Bulle d'Or, l'empereur dira avec une juste fierté que, lorsqu'il avait « l'honneur d'être simple lieutenant en second d'artillerie », il avait dévoré la bibliothèque du libraire et qu'il n'avait rien oublié, « même des matières qui n'avaient aucun rapport avec son état ». C'est que, pendant ces studieuses années de Valence, l'amour de la Corse le dirige et le soutient. Pour elle, il a soif de savoir. Il médite d'écrire l'histoire de son île et de la dédier à un autre idéologue qu'il admire passionnément, l'abbé Raynal. Mais sa curiosité s'étend. Elle va à

L'UNIFORME D'ARTILLEUR

l'étude des hommes, des pays, des sociétés, des gouvernants, des religions et des lois, elle va d'instinct à ce qui est général et à ce qui est grand. Le jour où le chemin du pouvoir s'ouvrira pour un soldat, c'est la somme prodigieusement variée de ses lectures qui le mettra à cent pieds au-dessus de ses rivaux.

Soldat, il lui reste à le devenir. Il avait passé par des écoles militaires qui étaient plutôt des maisons d'éducation. Comme ses camarades, et suivant la règle, il fut d'abord simple canonnier, puis caporal, puis sergent, montant la garde et prenant la semaine. Ce n'est qu'au bout de trois mois qu'il eut accès à son grade. Dans cette armée de l'ancien régime, tout était sérieux et les jeunes aristocrates devaient faire leur stage dans le rang. Encore une excellente école. Bonaparte, pour toute sa vie, saura ce que c'est que l'homme de troupe. Il saura ce qu'il pense et ce qu'il aime, ce qu'il faut lui dire et comment lui parler.

En janvier 1786, vêtu de cet uniforme bleu aux parements rouges qui lui semblera toujours le plus beau du monde, il remplit enfin les fonctions d'officier et jouit des premiers agréments de l'épaulette. Il y avait à Valence une petite société de province. Elle s'ouvrit à lui comme à ses camarades. Il ne vécut pas tout à fait en solitaire. Tout sauvage, gauche et pédant qu'il était, il fut sensible à l'accueil d'une femme aimable, Mme du Colombier, qui lui donnait de bons conseils et qui avait une fille, Caroline, avec laquelle il esquissa une amourette timide. N'allait-il pas manger des cerises avec elle, à la fraîche, comme Jean Jacques avec Mlle Galley ? Même auprès de Mlle Caroline, il était livresque, innocemment.

Pendant, s'il portait l'habit d'artilleur, il lui restait à apprendre l'artillerie. Rien ne l'honore plus que le témoignage reconnaissant qu'il a rendu à ses chefs et à ses maîtres. A l'âge où l'on commence à savoir que tout homme, eût-il du génie, doit aux autres plus qu'à lui-même, il a parlé d'eux avec une chaleur sincère. « Le corps de l'artillerie, disait-il à Las Cases, était, quand j'y entrai, le meilleur, le mieux composé de l'Europe... C'était un service tout de famille, des chefs entièrement paternels, les plus braves, les plus dignes gens du monde, purs comme de l'or. » Il ajoutait : « Les jeunes gens se moquaient d'eux mais les adoraient et ne faisaient que leur rendre justice ».

En 1786, le petit sous-lieutenant de seize ans et demi s'initie à peine à la balistique, à la tactique et à la stratégie. Où il est bien, c'est dans sa pauvre chambre, près de ses livres et de l'encrier. Sans argent, il prend son plaisir avec les idées et la main le démange d'écrire. Il jette sur le papier une invocation déclamatoire aux héros de la liberté corse. Il raisonne sur le sort de son pays natal et conclut au droit de secouer le joug des Français. Une autre fois, c'est une méditation romantique : « Toujours seul au milieu des hommes, je rentre pour rêver avec moi-même et me livrer à toute la vivacité de ma mélancolie.

De quel côté est-elle tournée aujourd'hui ? Du côté de la mort ». C'est René, c'est Werther. Dans le même temps, Chateaubriand, sous-lieutenant au régiment de Navarre, aurait pu composer le même lamento. À quel point Bonaparte aura été de son siècle, si ce pessimisme de l'adolescence n'est pas de tous les siècles, à quel point il en aura été au moins par le style, ces cahiers de jeunesse en font foi.

Mais pourquoi veut-il mourir par métaphore ? À cause de la Corse esclave et malheureuse. Le moment de son premier congé approche. Il va retrouver son île, objet de ses exercices littéraires, pensée de tous ses jours. « Quel spectacle verrai-je dans mon pays ? Mes compatriotes chargés de chaînes et qui baissent en tremblant la main qui les opprime ? » Enfin, au mois d'août, il a son congé. Le 1er septembre, il part pour Ajaccio. Il a compté très exactement qu'il est « arrivé dans sa patrie sept ans neuf mois après son départ, âgé de dix-sept ans un mois ». Sa patrie, il allait la découvrir. Et ce qu'il emportait, avec l'uniforme qu'il était si fier de montrer là-bas, c'était une malle remplie de livres. Mais quels livres ! Rousseau, bien sûr, et des historiens, des philosophes, Tacite et Montaigne, Platon, Montesquieu, Tite Live. Et puis des poètes, Corneille, Racine, Voltaire « que nous déclamions journallement », racontait plus tard son frère Joseph. D'ouvrages militaires, point. Le dieu de la guerre était encore dans les limbes. En tout cas, il était en vacances.

Il les fera durer vingt mois, prétextant tour à tour sa santé et des affaires de famille pour obtenir des prolongations de congé. Plus d'un an et demi. C'est beaucoup dans une vie qui sera courte et précipitée, où le temps sera précieux. Mais, en arrivant dans cette Corse qui, de loin, a tant occupé son esprit, il s'aperçoit d'une chose troublante, c'est qu'il en parle mal le langage. Il a oublié le dialecte à tel point qu'il doit se remettre à l'apprendre. Sept années de France ont marqué leur empreinte. Corse, il l'est déjà un peu moins qu'il ne l'imagine, bien qu'il s'applique à l'être avec passion.

Et pourtant, par ce long séjour, il reprend contact avec sa terre. Il a pour elle un amour de tête, l'espèce d'amour la plus obstinée. Il médite toujours d'écrire l'histoire de son île et il recueille des documents, des témoignages. Mais ses journées d'Ajaccio sont tellement prises ! Ce qui les remplit, ce sont les affaires de sa famille, les soucis d'argent, cette désolante plantation de mûriers, qui va de mal en pis, la santé de son vieil oncle l'archidiacre, pour lequel il sollicite une consultation du fameux docteur Tissot par une lettre en beau style que le grand praticien laissa sans réponse. Le congé expiré, l'Histoire de la Corse sera encore à l'état de projet.

L'UNIFORME D'ARTILLEUR

« Le sieur Napoléon de Buonaparte, lieutenant en second au régiment de La Fère artillerie », écrit pourtant beaucoup. Maintenant ce sont des suppliques. Le voilà devenu solliciteur, comme son père. Letizia le presse d'intervenir auprès des bureaux et des ministres. Elle-même a vainement envoyé réclamation sur réclamation, multiplié les mémoires justificatifs, signés "veuve de Buonaparte", pour obtenir les indemnités promises à la pépinière. Si l'on veut obtenir quelque chose, il faut suivre l'exemple du père, réclamer sur place, s'adresser directement à Versailles. Napoléon fait le voyage. Le voici à Paris, la bourse légère, mais, pour la première fois, libre et grand garçon dans la ville que, de l'École militaire, il avait à peine entrevue.

Visites aux services du contrôle général, attente chez les chefs de bureau, audience du premier ministre, Mgr Loménie de Brienne, prélat ami des philosophes ; après quoi, le lieutenant se promène à travers Paris. Un soir de novembre, en sortant du théâtre des Italiens, il parcourait les galeries du Palais Royal quand il rencontra "une personne du sexe". Il lui trouva « un air convenant parfaitement à l'allure de sa personne... Sa timidité m'encouragea et je lui parlai ». C'est ainsi que le futur époux d'une archiduchesse connut la femme. Rentré à son modeste hôtel, il écrit, car il sent toujours le besoin d'écrire, le compte rendu de cette rencontre, curieux récit, que l'on croirait cette fois échappé à la plume de Restif de la Bretonne. Mais noircir du papier est chez lui comme une rage. De l'Hôtel de Cherbourg, il datera encore un parallèle entre l'amour de la gloire, qui est le propre des monarchies, et l'amour de la patrie qui n'appartient qu'aux républiques, exemple Sparte et la Corse. Et la Corse reparaît lorsqu'il esquisse une lettre de l'ancien roi de l'île, l'aventurier fantaisiste Théodore, à milord Walpole, pour invoquer la loyauté de l'Angleterre. Ce roi Théodore est celui que Candide avait rencontré dans l'auberge de Venise. Mais notre écrivain ne plaisante pas. Son Théodore est pathétique, et le milord magnanime comme celui de Julie. Walpole arrache Théodore à son cachot de Londres et lui accorde 3000 livres de pension... L'Angleterre, en 1815, sera moins généreuse avec Napoléon déchu.

De ses démarches, le futur empereur rapporte peu de résultats. À Ajaccio, il retrouve Madame Mère plus que jamais en peine d'argent, parce que le séjour à Paris a coûté cher. A ce moment, elle n'a pas de bonne et elle demande à Joseph, qui est allé à Pise conquérir son diplôme de docteur en droit, de lui ramener une servante « qui fasse notre petite cuisine ». Une requête suprême pour les mûriers reste à tenter auprès de l'intendant de la Corse. Napoléon se rend à Bastia. Il y rencontre ses collègues de la garnison, dîne avec eux, les étonne par son "esprit sec et sentencieux", son "ton doctoral", les scandalise par des théories que nous nommerions aujourd'hui autonomistes et séparatistes.

Et l'un de ces officiers français lui ayant demandé s'il irait jusqu'à tirer l'épée contre un représentant du roi dont il portait l'habit, Bonaparte, gêné, ne répondit pas. Il se mordit peut-être les lèvres, regrettant d'en avoir trop dit, lui, d'ordinaire renfermé, aussi prudent en paroles qu'il était exalté la plume à la main.

À force de renouveler son congé, il y avait plus de vingt mois qu'il était absent de son corps. En juin 1788, il fallut enfin rejoindre.

Sa garnison était Auxonne, toute petite ville de Bourgogne et siège d'une école d'artillerie que commandait le maréchal de camp baron du Teil, de qui relevait aussi le régiment. Bonaparte y restera jusqu'au mois de septembre 1789 et ce séjour sera fructueux. Car tandis que la France entre en révolution et que le service appelle le jeune lieutenant à la répression des émeutes qui éclatent déjà un peu partout, c'est sa véritable formation, non seulement d'artilleur mais de militaire, qu'il reçoit sous la direction de son chef. Né dans une famille de soldats, enfant de la balle, le général du Teil aimait à enseigner. Il avait le goût d'éveiller les intelligences. Il distingua Bonaparte qui fit avec lui son école d'état-major. Ce ne furent pas seulement les Principes d'artillerie, les méthodes de tir et « la manière de disposer des canons pour le jet des bombes » que le jeune officier acquit à Auxonne, mais ses premières notions de tactique. Ce fut même davantage. Il s'initia à l'art de la guerre et se pénétra des idées qu'il devait appliquer plus tard.

Arrivé, et arrivé au pouvoir suprême, il dira à Roederer : « Je trouve toujours à apprendre ». Nous avons déjà vu que c'était une de ses facultés maîtresses, que son esprit était une merveilleuse aptitude à retenir tout ce qui s'y déposait et à en tirer parti. Or le temps de sa formation intellectuelle était celui où une nouvelle doctrine s'était élaborée dans les têtes pensantes de l'armée française. De même qu'on a vu, après 1870, un renouvellement des études militaires, la guerre de Sept ans avait créé le besoin de sortir des anciens systèmes. Rosbach avait produit le même effet que Sedan. Souvent la défaite stimule. Et comme on ne regarde ordinairement qu'une chose à la fois, il nous semble que la France, dans les années qui précèdent 1789, était occupée tout entière par les débats politiques. Cependant, aux approches de l'orage, une génération d'officiers avait travaillé, réfléchi, vécu dans une fièvre d'idées. Ces soldats écrivains avaient donné une inspiration, une méthode, pour les guerres qui allaient venir. Leurs ouvrages étaient lus et commentés dans les milieux militaires. Les meilleurs chefs en étaient imbus. Bonaparte a connu l'usage de l'artillerie nouvelle du chevalier du Teil, frère de son général, les *Principes de la guerre de montagnes* de Bourcet, l'*Essai général de tactique* de Guibert, le comte de Guibert célèbre alors et pour autre chose que d'avoir eu l'amour de

L'UNIFORME D'ARTILLEUR

Mlle de Lespinasse. Tous ces auteurs allaient plus loin que Frédéric II. Tenant compte des moyens que donnait le matériel moderne, ils élaboraient de nouvelles règles auxquelles le roi de Prusse n'avait pu penser. Les campagnes de Frédéric dataient déjà. Guibert, du Teil enseignaient une autre façon de faire la guerre.

Les principes qu'appliquera le vainqueur de tant de batailles, on les trouve dans leurs manuels et leurs traités. La stratégie napoléonienne y est en germe. Avoir la supériorité numérique sur un point donné et concentrer les efforts, tenir toujours ses forces réunies par la liaison entre toutes les parties de son armée, surprendre l'ennemi par la rapidité des mouvements (ce que le grognard appellera "faire la guerre avec ses jambes" ces recommandations simples et claires devaient frapper et séduire l'intelligence de Bonaparte. Il les a appliquées, développées, énoncées, traduites en action, de telle sorte qu'il les a faites siennes et qu'on a pu à bon droit leur donner son nom. Mais c'était encore un héritage et un héritage français. Selon les expressions dont s'est servi l'historien qui de nos jours a renouvelé cette partie de la biographie de Bonaparte, le capitaine Colin : « La génération militaire qui l'a précédé et instruit n'a pu lui inspirer que le désir ardent de réaliser cet idéal de guerre offensive et vigoureuse auquel on se croyait sûr d'atteindre ».

Les théoriciens du nouveau système de combat attendaient même le réalisateur. Il viendrait, avait écrit Guibert, le jour où il aurait à commander une armée nouvelle, une "milice nerveuse". Et l'auteur de l'*Essai général de tactique* avait prophétisé : « Alors un homme s'élèvera, peut-être resté jusque-là dans la foule et l'obscurité, un homme qui ne se sera fait un nom ni par ses paroles ni par ses écrits, un homme qui aura médité dans le silence, un homme enfin qui aura peut-être ignoré son talent, qui ne l'aura senti qu'en l'exerçant et qui aura très peu étudié. Cet homme s'emparera des opinions, des circonstances, de la fortune, et il dira du grand théoricien ce que l'architecte praticien disait devant les Athéniens de l'architecte orateur : ce que mon rival vous a dit, je l'exécuterai ».

On n'est jamais qu'à demi prophète. Et Guibert n'avait pas prévu le jour où l'homme qu'il avait aperçu dans l'avenir ne commanderait plus une "milice nerveuse" mais une immense armée, où il aurait, non plus à entraîner quelques divisions dans les plaines d'Italie, mais à manier de grandes masses et à soutenir des batailles de nations. La guerre changerait de face. La méthode de Guibert ne suffirait plus, la stratégie napoléonienne serait désorientée. Ce jour-là, Napoléon, bien qu'il affirmât que rien n'était impossible, éprouvera la difficulté de se renouveler.

Ainsi les mois d'Auxonne seront des temps de travail et d'étude. Là encore s'exerce le don que Bonaparte a reçu en naissant et qui a été rarement poussé aussi loin, le don d'apprendre, de retenir, d'employer les connaissances qui viennent à sa portée. Il profitait au polygone et partout. Un jour, il est mis aux arrêts : « Heureux accident », dira son admirateur Roederer. Dans la chambre où il reste enfermé vingt-quatre heures, il n'y a qu'un livre, les *Institutes de Justinien*. Il dévore le poudreux *in folio*. Près de quinze ans plus tard, pendant la rédaction du Code civil, il étonnera le Conseil d'État en citant les lois romaines. D'une lecture de hasard, il avait assez retenu pour se trouver à l'aise avec de vieux juristes.

Pour que ces provisions de savoir pussent servir, pour que le lecteur du *Digeste* devînt législateur suprême, il fallait d'immenses événements. Ils approchaient. C'est d'Auxonne que Bonaparte assista aux débuts de la Révolution et dans un esprit qu'il importe de discerner et de définir, car une autre explication de sa carrière, et non pas la moindre, est là.

Aujourd'hui, la Révolution, rangée dans la catégorie des phénomènes politiques à laquelle elle appartient, se dépouille de sa légende. Elle a eu un développement qui s'est répété ailleurs, une pathologie qui n'est pas une exception. Elle a commencé par des désordres vulgaires, qui ont précédé et suivi la prise de la Bastille. Il y eut de ces désordres partout. Il y en eut dans la région bourguignonne où se trouvait le régiment de Bonaparte. Militaire, il participa aux répressions. Au mois d'avril 1789, envoyé avec sa compagnie à Seurre où des troubles avaient éclaté, il eut une contenance énergique et dissipa un rassemblement tumultueux en donnant à haute voix l'ordre de charger les armes et en criant à la foule : « Que les honnêtes gens rentrent chez eux, je ne tire que sur la canaille. » Revenu à Auxonne, il y fut témoin de scènes plus graves. Le 19 juillet, comme dans un grand nombre de villes, la population envahit les bureaux d'octroi, brisant tout, lacérant les registres et les rôles, car, selon la remarque désabusée que Carnot faisait plus tard, les révolutions ont pour raison profonde la haine des impôts. Le mois suivant, nouveau symptôme de décomposition ; la série des séditions militaires commençait. Le régiment de La Fère imita les autres, somma le colonel de lui livrer la caisse régimentaire et les mutins furent victorieux.

C'est comme un étranger à la solde de la France que le lieutenant Bonaparte regarde ces événements. Soldat et discipliné, il n'hésiterait pas à tirer sur l'émeute s'il en recevait l'ordre. Il n'a de goût ni pour les mutineries ni pour les insurrections. Seulement, il juge tout comme quelqu'un qui, au fond, n'est pas du pays. Sans doute, par ses lectures, il est porté vers les idées nouvelles. Quelques-uns de ses camarades le sont aussi et ceux-là rêvent une régénération

L'UNIFORME D'ARTILLEUR

de la France. Quant à lui, il calcule l'affranchissement de la Corse. D'autres ont des sentiments royalistes. Où les eût-il acquis ? L'heure venue, rien n'attachera au passé ce naturalisé de fraîche date. Mais s'il ne peut aimer l'ancien régime, il ne le déteste pas non plus. Position privilégiée, presque unique, qui lui permettra plus tard, dans une liberté d'esprit complète, de garder une part de la Révolution et de rétablir quelques-unes des institutions renversées, de prendre à son service des émigrés aussi bien que des régicides. N'ayant pas plus de regrets que de rancune pour la monarchie qui allait sombrer, il ne se sentira de devoirs ni envers elle, ni envers la République. Dans le drame qui se jouait en France, il était spectateur en attendant d'être arbitre.

Les sentiments républicains qu'il avait pris dans le culte de Paoli autant que dans la lecture de Rousseau, et qui lui faisaient déjà échanger des coups de pied sous les tables de l'École militaire avec Phéliepeaux, se montèrent sans doute aux nouvelles de Paris. Pourtant, il gardait la tête froide. Dépourvu d'argent, il ne sort guère de sa chambre que pour le service. Il ne cesse de lire, il écrit avec abondance, en français toujours, car on n'a pas de lui une page en italien, bien que son français soit émaillé d'italianismes et de fautes d'orthographe. Et, sur les livres les plus divers, religions et mœurs de l'Orient, histoire de l'Église, constitution de la Suisse, il prend force notes, selon la bonne méthode, celle de l'adage ancien qui dit que la lecture sans la plume n'est qu'une rêverie. Il ne renonce même pas à la littérature, et, de cette époque, datent encore deux petits récits que nous appellerions des "nouvelles". Puis, tour à tour, il analyse la République de Platon et l'histoire de Frédéric II. Il met de côté une fiche sur les résultats financiers de la Compagnie des Indes, une autre sur le budget de Necker. Et, dans ces papiers, se trouvent aussi les statuts de l'association régimentaire des jeunes officiers, qui était en usage dans l'ancienne armée et qu'on appelait la Calotte. Bonaparte a rédigé les articles de ce projet, destiné aux lieutenants de La Fère, avec autant de sérieux que s'il se fût agi de donner une Constitution à un grand pays.

Que fait donc Bonaparte tandis qu'à Paris la Révolution commence ? Il écrit, il écrit toujours. Il a soumis son *Histoire de la Corse*, enfin composée sous forme de lettres, à l'un de ses anciens maîtres de Brienne, le P. Dupuy. Le 15 juillet 1789, il reçoit les premières observations du Minime, qui corrige le style, redresse des expressions fautives, efface des passages emphatiques. Le jeune auteur, tout à son ouvrage, n'est pas troublé par les nouvelles de Paris comme le fut, dit-on, le philosophe Kant, qu'on vit pour la première fois dérangé dans sa promenade lorsqu'il apprit l'assaut de la Bastille. La chute de la vieille forteresse ne figure pas plus dans les papiers du lieutenant que dans le journal de Louis XVI.

Chose plus importante pour l'orientation de sa vie, il sera absent de France durant la plus grande partie de la période vraiment révolutionnaire, la période de l'enthousiasme. Il sera en Corse du mois de septembre 1789 jusqu'à la fin de janvier 1791, puis d'octobre 1791 à avril 1792, enfin d'octobre 1792 à juin 1793. Il aura vu des épisodes de la Révolution française. Il ne l'aura pas vécue, il n'en aura respiré les passions que de loin, et, surtout, il ne s'y sera ni engagé ni compromis. Il y entrera quand elle sera déjà faite. De la tête et du cœur, il sera aussi libre envers la République qu'envers la royauté déchu.

À son deuxième congé, partait-il pour la Corse avec la pensée d'y jouer un grand rôle et d'être un autre Paoli ? Si précoce qu'il fût, il était pourtant à l'âge du désintéressement et de l'idéalisme. Et, pour les grandes ambitions, il était pareillement trop jeune. L'âge, les dates, l'harmonieux concours des circonstances le serviront encore ici. Plus vieux, plus mûr, pourvu d'un grade supérieur et plus en vue, peut-être eût-il, dans son pays, brigué et obtenu un siège de député aux assemblées révolutionnaires. Alors, encore une fois, sa destinée tournait, sa carrière était manquée.

Avec son frère Joseph, il fit bien de la politique en Corse, mais assez petitement, quoiqu'il se remuât beaucoup. D'abord, en débarquant, une déception l'attendait. La réalité ne répondait pas à ce qu'il imaginait ni à ce que les idéologues lui avaient appris. La République idéale, est-ce cela ? Les citoyens de la nouvelle Sparte sont loin de partager son zèle pour la Révolution libératrice. Il trouve l'île divisée en clans et en factions. Tout de suite, des notables comme Pozzo di Borgo et Peraldi, influents par leur nombreuse clientèle, auprès de qui les deux frères Bonaparte sont d'infimes personnages, se dressent contre lui. Il se heurte aux conservateurs, aux réactionnaires qui accueillent avec méfiance ou qui rejettent les idées de Paris, et ce sera bien pire quand la question religieuse s'en mêlera. De là résulte pour le politicien novice une conséquence décisive. Ayant embrassé le parti de la Révolution dans l'intérêt de la Corse, il ne peut, dans son île, combattre la contre-révolution sans se ranger parmi les patriotes et s'enrôler, à son insu, dans le parti français. Il est conduit, pour la même raison, à se réjouir comme d'une victoire sur les aristocrates du décret de la Constituante qui proclame la Corse partie intégrante du territoire et qui en fait deux départements pareils aux autres. Débarqué à Ajaccio avec les sentiments d'un autonomiste, sa doctrine, d'après laquelle il fallait être pour la Révolution parce que la Révolution délivrerait l'île de la tyrannie, le met du côté des unificateurs, c'est-à-dire du côté de la France. Il n'en sortira plus. À la fin, il se séparera de Paoli lui-même, parce que le défenseur de l'indépendance, son dieu, son héros, à qui la candeur des Constituants avait rouvert la Corse, voudra la livrer aux Anglais, considérant

L'UNIFORME D'ARTILLEUR

que le Français, avec la cocarde tricolore comme avec la cocarde blanche, est toujours l'ennemi.

Ainsi, ce furent surtout des déboires que Napoléon emporta de ses séjours successifs dans sa première patrie, jusqu'au moment où elle le rejeta tout à fait. Pourtant cette école lui fut encore utile. Elle lui apprit la politique et les hommes, la ruse et l'action. Mêlé aux élections départementales où il poussa son frère Joseph, mêlé aux soulèvements qui éclatent dans l'île contre les administrateurs français, il se forme aux coups de main, à l'intrigue et au mépris de la légalité. Il acquiert une expérience précoce et perd à chaque pas quelques illusions sur les hommes. Il a encore le feu de l'enthousiasme lorsqu'il rédige sa *Lettre à Buttafuoco* où il couvre d'injures emphatiques ce député de la noblesse aux États généraux, ce traître qui cherche à mettre l'Assemblée en garde contre l'héroïque Paoli. La municipalité d'Ajaccio accorda à la lettre vengeresse les honneurs de la publication et l'infatigable noircisseur de papier eut la joie de se voir imprimé. Mais Paoli accueillit froidement la brochure et Bonaparte, qui a fait trainer son congé, repart pour la France avec cette légère mortification, premier nuage sur son enthousiasme. Malgré son dévouement, il est suspect aux paolistes à cause de l'uniforme qu'il porte et qui le rend trop Français pour eux.

Rentré à son régiment, il passe bientôt lieutenant en premier et il est envoyé à Valence. De Corse, il a ramené son frère Louis dont il surveillera les études. Et il reprend la vie de garnison, d'autant plus austère que la solde doit maintenant suffire à deux.

Des lectures toujours, et un griffonnage ardent. Ce jeune homme est-il un militaire, un politicien ou un littérateur ? Il est tout cela à la fois. En 1791, de la plume qui vient de rédiger pour Joseph des professions de foi électorales, il concourt pour le prix de l'académie de Lyon. Il y a douze-cents livres à gagner et elles ne seraient pas superflues dans la gêne où il est, avec son jeune frère à sa charge. Le sujet proposé était aussi loin de l'artillerie que des querelles corses : quelles vérités et quels sentiments il importe le plus d'inculquer aux hommes pour leur bonheur. Sur ce thème, il brode quarante pages auxquelles ne manquent ni le talent, ni même une certaine poésie, ni surtout l'enflure. Bonaparte n'obtiendra pas le prix, mais il a écrit son traité avec complaisance. Il s'y est préparé en collectionnant dans un cahier spécial des expressions pour s'entraîner au beau style. Bref, il n'est pas loin de sentir en lui un auteur.

Et puis il commence à se déniaiser. Il se civilise. Les agitations d'Ajaccio lui ont fait du bien et, à Valence, on le trouve changé à son avantage, sociable, beaucoup plus gai, peut être seulement un peu trop républicain. Ayant mordu à la politique, il s'inscrit à la Société des amis de la Constitution, il y prend

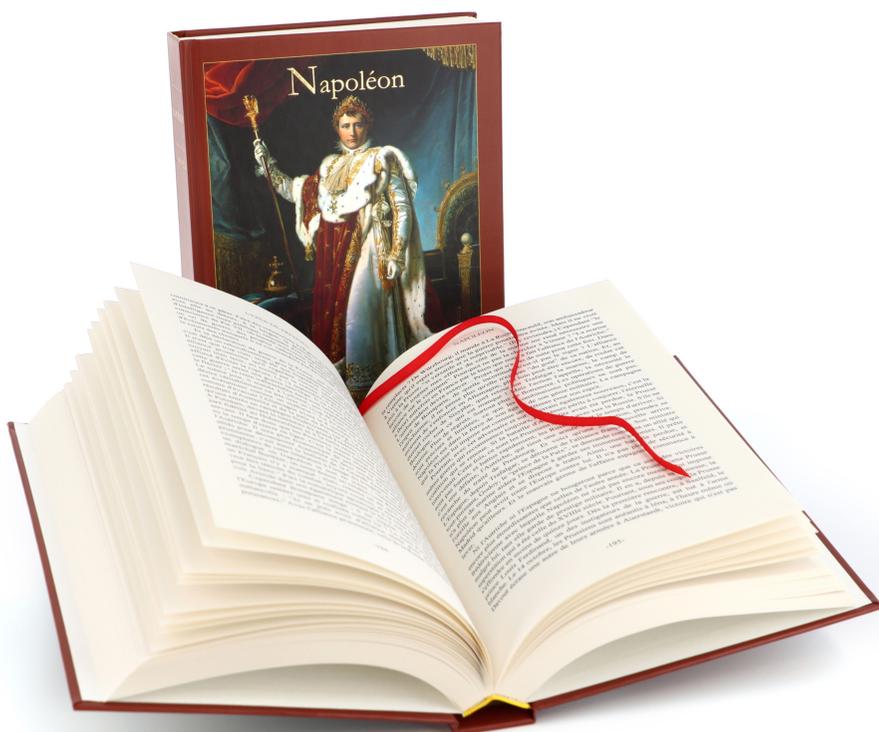
même la parole, sans s'apercevoir que plus il s'intéresse à ce qui se passe en France, plus il s'éloigne de son autre patrie.

Il conciliait ainsi beaucoup d'états divers, celui d'officier gentilhomme, de Corse, de philosophe et d'écrivain, d'orateur de club, lorsque se produisit l'évènement de Varennes. Le départ de Louis XVI, son humiliant retour à Paris laissaient prévoir le renversement de la monarchie. C'est ainsi que le comprirent les militaires auxquels fut demandé un nouveau serment, bien plus grave que l'autre puisqu'il devait être écrit et prêté à l'Assemblée seule. Beaucoup d'officiers refusèrent, se regardant comme engagés d'honneur envers le roi. Ceux-là émigreront et Napoléon, qui avait connu leurs scrupules de conscience, sera indulgent à ces émigrés. D'autres jurèrent, quelquefois avec enthousiasme, le plus souvent avec résignation, soit parce que, militaires avant tout, ils avaient le goût de leur métier, soit parce qu'il leur répugnait de quitter la France, soit enfin parce qu'ils n'avaient pas d'autre ressource que leur solde. Ainsi le général du Teil consentit à servir la Révolution qu'il n'aimait pourtant pas. Il fut mal récompensé, car on le fusilla en 1794.

Quant à Bonaparte, pourquoi eût-il hésité ? Rien ne l'attachait aux Bourbons ni à la monarchie. Aussi bien que la Révolution, il eût servi le Grand Turc, chose à laquelle, dans une heure de détresse, il pensera un peu plus tard. Et, sur le moment, il ne s'aperçut pas que l'émigration en dépeuplant les cadres, lui donnait des chances d'avancer comme les événements apportaient aux militaires des chances de se signaler.

Pour qu'il fit une carrière en France, pour que son adhésion au régime nouveau lui profitât, il fallait qu'il se déprît enfin de cette Corse, de cette ensorceleuse à laquelle il revenait avec obstination. Pour son bonheur, celle qui l'avait séduit se chargera de le repousser. Il y a ainsi des hommes qui, avec leur liberté, doivent leur fortune à une déception de jeunesse et à un bienfaisant chagrin d'amour.

Découvrez la suite de *Napoléon*
en achetant le livre !



Editions Phoenix

Collection Histoire

1. *Histoire de France*, Jacques Bainville
2. *Napoléon*, Jacques Bainville
3. *Clovis*, Godefroid Kurth
4. *Histoire de la Révolution Française*, François-Auguste Mignet
5. *Charlemagne*, Arthur Kleinclausz
6. *Jeanne d'Arc*, Henri Wallon
7. *Le Siècle de Louis XIV*, Voltaire
8. *L'Épopée des Croisades*, René Grousset
9. *Philippe Auguste et son temps*, Achille Luchaire
10. *Vercingétorix*, Camille Jullian
11. *La Monarchie de Juillet*, Sébastien Charléty



<https://editions-phoenix.fr/>

TABLE DES MATIERES

PREFACE.....	1
AVANT PROPOS	3
<i>Chapitre 1</i> LE BOURSIER DU ROI.....	5
<i>Chapitre 2</i> L'UNIFORME D'ARTILLEUR	17
<i>Chapitre 3</i> INGRATE PATRIE	29
<i>Chapitre 4</i> ÉCLAIRCIES ET JOURS PENIBLES	35
<i>Chapitre 5</i> PREMIERE RENCONTRE AVEC LA FORTUNE.....	45
<i>Chapitre 6</i> “CETTE BELLE ITALIE”	55
<i>Chapitre 7</i> LE MAITRE DE LA PAIX.....	65
<i>Chapitre 8</i> ITINERAIRE DES PYRAMIDES AU LUXEMBOURG	75
<i>Chapitre 9</i> COMMENT ON PEUT MANQUER UN COUP D'ÉTAT.....	87
<i>Chapitre 10</i> LE PREMIER DES TROIS.....	103
<i>Chapitre 11</i> UN GOUVERNEMENT A LA MERCI D'UN COUP DE PISTOLET.....	117
<i>Chapitre 12</i> L'ILLUSION D'AMIENS.....	131
<i>Chapitre 13</i> LE FOSSE SANGLANT.....	149
<i>Chapitre 14</i> AUSTERLITZ MAIS TRAFALGAR	171
<i>Chapitre 15</i> L'EPEE DE FREDERIC.....	189
<i>Chapitre 16</i> L'OUVRAGE DE TILSIT	207
<i>Chapitre 17</i> LE PREMIER NUAGE VIENT D'ESPAGNE	223
<i>Chapitre 18</i> LE REDRESSEMENT DE WAGRAM.....	247
<i>Chapitre 19</i> LE GENDRE DES CESARS	263
<i>Chapitre 20</i> LE ROI DE ROME	283
<i>Chapitre 21</i> LE XXIXE BULLETIN	299
<i>Chapitre 22</i> LE REFLUX ET LA DEBACLE	319
<i>Chapitre 23</i> LES BOTTES DE 1793 ET L'INSURRECTION DES MARECHAUX	337
<i>Chapitre 24</i> EMPEREUR ET AVENTURIER	353

<i>Chapitre 25 MORNE PLAINE</i>	367
<i>Chapitre 26 LE MARTYRE</i>	377
<i>Chapitre 27 LA TRANSFIGURATION</i>	389